

## La stratégie des 5 R pour repenser la transition socio-écologique

Par Jonathan Durand-Folco

Nous traversons une crise majeure qui existait bien avant la pandémie. Il y avait déjà de grandes inégalités socio-économiques, des déficits de reconnaissance entre différents groupes dans nos sociétés, mais aussi la grave crise du climat que nous devons affronter ensemble.

Pour faire face, nous devons apprendre de la situation actuelle pour voir comment nous pourrions vivre dans une société en état d'instabilité quasi perpétuel. Nous devons trouver les moyens de vivre de façon heureuse et décente, malgré tous conflits et les problèmes qui se présentent devant nous. Nous devons aussi nous demander comment, dans un tel contexte, il serait possible de construire un monde plus beau, plus juste et plus démocratique. Pour arriver à ces fins, et pour accélérer la nécessaire transition sociale et écologique, je propose d'utiliser la méthode des 5 R, pour : Réflexion critique, Résistance, Résilience, Ruptures et Récits.

Mais avant de développer cet aspect, j'aimerais faire un petit exercice de futurologie et tenter d'imaginer les mondes possibles qui pourraient naître de la pandémie de COVID-19. Je vois quatre scénarios qui pourraient se dessiner après la pandémie.

### 4 scénarios post-pandémiques

Le premier scénario est celui du *business as usual*. C'est l'ancien modèle qui se réinstalle. Les gouvernements restent assez conservateurs et climatosceptiques, on relance notre économie avec des projets d'infrastructures, d'autoroutes,

qui vont un peu dans le sens de ce qui existait avant. C'est le scénario dans lequel rien ne change fondamentalement et il implique de risquer de faire face à d'autres vagues de crises climatiques et sanitaires. Ce scénario est très probable à court terme puisque beaucoup de résistance et d'inertie émanent du système actuel. C'est donc ce qui est le plus probable pour les prochaines années, mais je dirais qu'à moyen et long terme les choses vont devoir changer.

Le deuxième scénario est celui d'une transition énergétique qui s'inscrit dans la logique du développement durable. Il se manifesterait principalement par un désinvestissement progressif dans les énergies fossiles. Cela résulterait du fait qu'il risque d'y avoir de plus en plus d'industries, d'élites économiques et politiques, qui vont se dire qu'il est temps d'agir. Cela passerait par une refonte de notre système économique articulée autour d'une série de petites réformes misant sur les nouvelles innovations technologiques, les entreprises privées, les marchés et la consommation responsable. Selon ce scénario, notre système économique pourrait devenir plus « vert ». Selon moi, ce scénario est assez probable à moyen et long terme.

Le troisième scénario que j'envisage est celui de la transition écologique, non pas centrée sur les actions des grandes industries et les innovations technologiques, mais plutôt sur les initiatives citoyennes. La transition citoyenne ne vise pas seulement à remplacer les énergies fossiles par des renouvelables, mais aussi à diminuer notre consommation d'énergie. Cela signifie de réduire

notre niveau de consommation et de production, de « *produire moins de biens et plus de liens* ». On appelle aussi ce scénario la « *décroissance conviviale* », c'est l'idée qu'on pourrait sortir de notre système économique basé sur la croissance infinie, sur l'accumulation de « *richesses* » et la course aux profits, pour aller vers un mode de fonctionnement social et économique basé sur la satisfaction des besoins humains dans les limites de nos écosystèmes. C'est selon moi le scénario le plus souhaitable. Malheureusement, il semble improbable parce qu'il y a beaucoup de forces qui poussent en sens contraire. Je dirais néanmoins que c'est un des scénarios qui me donne espoir. Il pourrait toujours se concrétiser et on le voit déjà poindre dans différents îlots au sein de nos sociétés actuelles.

Finalement, le quatrième scénario est celui qui correspond au discours de la « *collapsologie* ». Ce terme, qui a été développé par Pablo Servigne en France, signifie que nous ferions face à court terme à un effondrement. Dans ce cas, la plupart des institutions et nos systèmes économiques ne seraient plus en mesure de satisfaire les besoins de base de toute la population. La multiplication des crises au niveau écologique, social, politique, etc., risque de conduire à une forme de rupture des systèmes en place, qui nous forcera à retourner vers des formes d'autosuffisance locale. Il n'y aurait donc ni grande révolution, ni décroissance conviviale tranquille, mais un processus d'effondrement social et économique, qui aurait des conséquences extrêmement néfastes, mais qui pourrait aussi être une forme d'accélérateur de changements.

En effet, Pablo Servigne nous dit qu'il ne faut pas rester paralysés, qu'il faut essayer d'envisager comment cet effondrement, qui est peut-être inévitable, va nous permettre de transformer nos modes de vie (Servigne et Stevens 2015). Il

faut être capables de relocaliser notre économie, de retrouver des formes de solidarité concrètes, de protéger les territoires et les milieux de vie. C'est un discours qui va se combiner avec celui de la décroissance, dans le milieu écologiste, et aussi celui de la transition comme chez Rob Hopkins (Hopkins 2010). C'est aussi en lien avec ce qu'on appelle la « *résilience* » : être capables de retrouver une forme d'autonomie de notre système alimentaire, relocaliser nos systèmes de transport, de mobilité et produire nous-mêmes nos propres objets.

Ces quatre scénarios peuvent se répartir en deux groupes. Les scénarios du *business as usual* et du capitalisme vert sont deux variantes d'une même posture, celle du *statu quo*. C'est le scénario le plus probable à court et moyen terme. D'un autre côté, les scénarios de la transition sociale et écologique basée sur les initiatives citoyennes et de la possibilité réelle d'effondrement nous mènent à la conclusion qu'il faut changer nos modes de vie, nos structures économiques, sociales et institutionnelles de fond en comble pour provoquer une bifurcation, un grand virage. Cette perspective du changement fait face à plusieurs obstacles, et pourtant, les crises qui s'accumulent nous imposent d'agir. Mais comment ?

### Les 5 R

Quelques rapides définitions introductives sont nécessaires avant d'entrer dans le détail des explications. Le premier élément que je voudrais amener, c'est qu'il est important de comprendre le monde pour pouvoir le changer, et cela passe par la *Réflexion critique*, le premier R. Deuxièmement, le changement social suppose l'action collective, c'est le deuxième R, la *Résistance collective* face aux différents enjeux et problèmes socio-

économiques. Le troisième R, la *Résilience*, passe par la transformation de l'économie et le fait « *d'entreprendre* » autrement, en misant sur des formes d'entreprises à but non lucratif, qui ont à cœur la préservation des écosystèmes, les communs, la satisfaction des besoins humains et la démocratie en entreprise (économie sociale et solidaire, coopératives...). Le quatrième R souligne l'importance de s'engager dans sa communauté par le biais de l'action sociale et politique, pour contribuer aux *Ruptures* en cours et faire avancer le processus de transformation sociale en réformant les institutions pour provoquer la transition sociale et écologique que l'on souhaite. Finalement, le dernier R est lié à la question des imaginaires et des différents *Récits* qu'il faut construire, des histoires qu'il faut raconter pour se projeter dans un futur plus positivement envisageable.

### La réflexion critique

Pourquoi est-il important dans le cadre d'une perspective de transformation de la société de développer une réflexion critique ?

Pour pouvoir agir dans le monde, il faut être capable de faire une analyse de la situation qui nous permette ensuite d'identifier différents problèmes et de pointer leurs causes. La pensée critique nous permet justement d'identifier les causes sociales et institutionnelles des problèmes que nous vivons. Si nous déterminons que la cause des problèmes actuels est la « *Nature humaine* » avec un grand « N », alors on ne peut pas vraiment agir parce que c'est inscrit dans l'ordre des choses. Mais si nous déterminons que les différents problèmes auxquels nous sommes confrontés ont des causes économiques, sociales et institutionnelles, alors nous pouvons tenter de les régler puisque c'est nous qui reproduisons

la société dans nos comportements, dans nos pratiques, dans nos discours et dans nos façons d'être.

Si la société est le fruit de nos activités et de nos interactions sociales, alors nous pouvons opérer des changements sociétaux si nous sommes capables d'identifier les causes sociales et historiques des problèmes. C'est l'étape préalable indispensable pour ensuite pouvoir trouver des solutions pour les résoudre. Il faut être capable de bien comprendre les problèmes et leurs causes profondes sinon nous risquons de mettre en place de fausses solutions et perdre un temps précieux.

Les sciences sociales sont précieuses pour développer la réflexion critique. La sociologie permet de comprendre comment la société fonctionne. Il faut être capable de prendre en considération les rapports de pouvoir, les inégalités sociales et les systèmes d'oppression multiples qui traversent la société. Il faut être capable d'identifier, par exemple, le système économique dans lequel on vit. Il a un nom, il s'appelle le capitalisme, il s'agit d'un système complexe, qui n'est pas monolithique, qui est très innovant, mais qui est aussi source de problèmes. Il faut aussi être capable d'analyser comment fonctionne le capitalisme, quelles sont ses structures, les relations institutionnelles qui permettent à ce système économique de fonctionner, mais qui engendrent aussi à de grands problèmes aux niveaux écologique et social. Il y a aussi d'autres systèmes d'oppression, comme le colonialisme, le racisme, le sexisme et ainsi de suite. Il faut penser l'imbrication de ces différents systèmes de pouvoir si on veut développer sa capacité d'agir sur le monde.

Il faut aussi se demander, quel changement on vise et quel est notre idéal. Il faut donc se poser des questions éthiques. L'idée de justice sociale est à la fois très riche, beaucoup de gens

s'en réclament, mais aussi un peu vague et floue. On peut lui attribuer beaucoup de choses très différentes. Il faut donc se poser la question de savoir quel monde on veut construire et, pour nous guider dans cette réflexion, il faut avoir certains critères éthiques.

La première étape, c'est donc de changer nos consciences par rapport aux systèmes de pouvoir, c'est le fait d'être « woke », d'être conscientisés. Cependant, il ne faut pas se limiter à cela parce que l'élévation des consciences ne conduit pas automatiquement au changement social. Pour reprendre une célèbre phrase de Karl Marx : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit maintenant de le transformer* ». Cela ne veut pas dire qu'il faille arrêter d'interpréter le monde, c'est absolument essentiel, mais il ne faut pas s'arrêter là. Il faut être capable d'analyser le monde en vue de sa transformation concrète par diverses actions qui vont provoquer un changement au niveau des institutions, de nos modes de vie et de nos façons de gouverner. Il faut donc réunir la théorie et la pratique, la réflexion et l'action, en somme, joindre les actes à la parole.

La réflexion critique est fondamentale, mais elle doit être prolongée par une action pratique de transformation de la société. Mieux, il faut réfléchir en agissant pour apprendre de nos propres erreurs et être capable d'améliorer les processus de transformation ainsi que notre réflexion au fur et à mesure que nous prenons conscience de notre impact sur le monde. C'est un processus de synergie.

### La résistance

Le deuxième point, c'est la résistance collective. Une des sources du changement social qui a bien fonctionné durant les deux derniers siècles, ce sont les mouvements sociaux, soit des

actions collectives qui se sont organisées autour de revendications et d'intérêts communs pour faire avancer différentes causes.

On peut penser au mouvement ouvrier par exemple, le mouvement des travailleurs et travailleuses qui a inventé les syndicats, cette forme d'organisation collective de défense des droits des gens qui travaillent dans différents milieux. Il a aussi inventé les coopératives. En fait, ce mouvement a historiquement donné lieu à plusieurs innovations sociales qui ont fait en sorte qu'aujourd'hui nous ne sommes pas aussi exploités et misérables qu'autrefois. Si nous vivons désormais dans de meilleures conditions, c'est parce qu'il y a des gens avant nous, dans les décennies précédentes et dans les siècles passés, qui se sont battus et ont parfois même perdu leurs vies pour défendre la justice sociale.

Un autre exemple est celui du mouvement des femmes. Le féminisme a fait des gains historiques importants, notamment le droit de vote des femmes mais aussi l'accès à l'avortement et à la contraception. Et la lutte continue aujourd'hui notamment avec la nouvelle vague du mouvement féministe portée par le mouvement #metoo. Ce mouvement vient nous rappeler que malgré tous les progrès effectués, il existe encore trop de formes de violences sexistes, comme le harcèlement sexuel, et qu'il faut continuer à se battre sur ce front pour arriver à établir une réelle égalité entre les hommes et les femmes.

On peut aussi penser à la lutte contre les discriminations raciales. Les mouvements antiracistes eux aussi reconnaissent que nous avons pu faire des gains historiques, notamment aux États-Unis avec le mouvement pour les droits civiques. Cependant, encore aujourd'hui, les personnes de couleur, les minorités racisées comme on dit au Québec, sont toujours discriminées sur le marché du travail ou dans l'accès au logement, elles

sont sous-représentées dans la sphère médiatique et culturelle et plus souvent harcelées par les services de police. Des formes de discriminations extrêmement importantes sont donc toujours vécues par ces personnes et, heureusement, il me semble que de plus en plus de jeunes sont sensibles à ces injustices.

Pensons aussi mouvement LGBTQ+. Dans les années 1960 et 1970, les personnes homosexuelles étaient vues comme « *anormales* » et leurs droits n'étaient pas reconnus. Il y a eu des mouvements de revendications, ça n'a pas toujours été facile, mais plusieurs actions ont été menées et ont permis des gains. Mais encore aujourd'hui, la question de la reconnaissance des personnes trans, des personnes non-binaires et queer, donne lieu à beaucoup de débats dans l'espace public. Ce n'est jamais simple de discuter de ces enjeux, mais il s'agit de mouvements sociaux qui nous permettent à chaque fois de nous rapprocher de l'égalité entre les êtres humains.

Il existe donc une multitude de mouvements sociaux qui ont transformé nos sociétés. Ces mouvements témoignent de l'importance des actes de résistance dans l'histoire. Parce que si personne ne se mobilise, les choses restent comme elles sont, rien ne change. Il faut donc qu'il y ait des personnes qui soient prêtes à prendre des risques, des personnes qui se regroupent et s'organisent. Les mouvements sociaux, malgré leurs difficultés et parfois certaines dérives, ont été capables et sont encore capables faire bouger les lignes au niveau des imaginaires, des lois, et même dans la façon dont nous interagissons dans la société.

Il est cependant important de comprendre que toutes les injustices n'engendrent pas automatiquement des mouvements sociaux. Des actions collectives efficaces nécessitent une bonne utilisation des ressources, un répertoire

d'actions varié, une capacité de mobilisation, une stratégie de communication publique pour bien faire passer son message... Il y a tout un aspect du militantisme qui tend à se professionnaliser pour augmenter ses compétences et ses capacités d'action, pour être capables de mieux changer les choses.

### La résilience

Le terme « résilience » est revenu à la mode au cours des dix dernières années. Il trouve son origine dans le domaine de la physique puisqu'il désigne la résistance de certains matériaux. On peut penser, par exemple, à la capacité qu'a une tige de métal de retrouver sa forme initiale après l'avoir tordue. On utilise aussi ce terme en psychologie pour caractériser la capacité des individus à surmonter des chocs traumatiques, à rebondir après une crise majeure.

Il est aussi possible d'observer des phénomènes de résilience au niveau des écosystèmes. Il y a aujourd'hui tout un courant dans l'écologie scientifique qui parle de résilience écologique, pour décrire la capacité des écosystèmes à conserver leur équilibre ou à en retrouver à la suite d'un changement. On parle aussi de résilience au niveau sociétal et communautaire. Celle-ci se manifeste, par exemple, lors de grandes catastrophes comme des ouragans, des tremblements de terre ou des inondations. Elle désigne alors la capacité des communautés humaines à rebondir face aux chocs et à reconstruire, au moyen de réseaux d'entraide et de solidarité, leurs habitats et leurs capacités de production.

Le thème de la résilience est extrêmement porteur car c'est quelque chose de concret qui touche beaucoup de gens. Quand on parle de résistance face à des systèmes d'oppression,

plusieurs personnes ne se reconnaissent pas dans ce vocabulaire à connotation militante. Mais lorsqu'on parle de construire de la résilience communautaire, cela fait écho à l'idée de retrouver plus d'autonomie dans nos modes de vie, en matière alimentaire notamment. C'est aussi être capable de fabriquer des choses par soi-même, d'avoir un plus grand contrôle sur nos systèmes économiques, nos systèmes de transports... Tout cela pour vivre mieux, avec moins.

La résilience sociale prend donc forme dans la mise en place d'initiatives citoyennes. Pour la réaliser, il faut donc apprendre à s'organiser, à mettre en place des projets collectifs et à créer différents organismes comme des OBNL ou des coopératives d'économie sociale et solidaire, qui ne seront ni des entreprises privées, ni des sociétés d'État. Nous avons de la chance au Québec, puisque nous disposons du *Chantier de l'économie sociale* et de ses diverses composantes : ce sont des institutions qui propulsent l'économie sociale ici.

### Des réformes et des ruptures

Les initiatives locales, les écovillages, le retour à la terre... qui se déroulent en marge de la société ne la changeront pas dans son ensemble. En effet, beaucoup de personnes n'ont pas le privilège de pouvoir lancer ce genre d'initiatives et notre monde va continuer à produire, à croître, à extraire des ressources naturelles et à détruire l'environnement si on ne le change pas aussi de l'intérieur.

Il faut mettre en place diverses réformes et agir au niveau institutionnel et politique. Il faut prendre le pouvoir, et une des voies d'accès se trouve au niveau municipal, une échelle d'action qui interpelle de plus en plus de jeunes (Durand-Folco 2017). Les réformes sont importantes parce

qu'elles libèrent de l'espace pour permettre le changement. Si on change les lois et les réglementations, plus d'initiatives locales et citoyennes pourront naître, et ça permettra de les soutenir pour les aider à se développer. Si nous n'agissons pas au niveau des institutions, nous risquons de mettre au pouvoir des personnes conservatrices qui nuiront aux initiatives locales que nous essayons de lancer dans nos milieux. Encore une fois, il est donc important d'agir à cette échelle.

Il ne faut cependant pas laisser complètement de côté l'éventualité de la « révolution ». Certes la perspective a changé. Il n'est plus nécessaire d'attendre le grand soir pour agir, de détruire le système avant de pouvoir construire l'alternative. Il convient plutôt aujourd'hui de faire l'inverse. Il faut construire des initiatives locales dès maintenant, qui vont nous aider à vivre mieux et à expérimenter des formes de vie plus démocratiques. Comme ça, en cas de bouleversements majeurs ou d'effondrement, nous disposerons des choses déjà en place, et qu'il sera possible de généraliser par la suite.

Il y a une phrase d'Herbert Marcuse, que j'aime beaucoup : « *La révolution ne sera ni le résultat de l'action spontanée des masses, ni le résultat de changements institutionnels décrétés par des appareils centraux. Elle requiert la transformation des consciences individuelles et collectives par l'expérimentation de nouvelles formes de vie avant la mise en place d'un nouveau système* » (Marcuse 1973). L'idée d'expérimenter de nouvelles formes de vie, ce que j'appelle résilience, pourrait donc être un préalable à une rupture à plus grande échelle.

### Les récits

Pour conclure, traitons de l'importance des récits. Il me semble que ce qui empêche le changement social à l'heure actuelle, c'est une certaine panne de notre imaginaire. Au Québec, l'imaginaire de la révolution tranquille a eu un grand impact à une autre époque. Il a donné lieu à des transformations sociales et économiques et à de grandes réformes institutionnelles. On a construit des services publics, on a nationalisé l'hydroélectricité, etc. Aujourd'hui, les imaginaires sont en crise. Si le scénario de l'effondrement tend à dominer, c'est parce que l'imaginaire de la révolution est tombé en miettes. On peut dire que la révolution tranquille est morte, les gens n'y croient plus vraiment.

Il nous faut trouver un nouvel imaginaire. Pour qu'il soit fonctionnel, il ne doit pas s'agir d'un simple discours de communication publique, ce doit être un récit collectif. En anglais on parle de *story telling*, soit le fait de raconter une histoire. Un bon récit comporte une intrigue et des personnages auxquels on peut s'identifier. Il implique aussi un certain rapport au temps. Dans un bon récit, on se raconte d'où l'on vient, on se situe dans un présent, marqué par des péripéties, des enjeux, des complexités, on se projette en vue de tâches historiques qu'on doit prendre en main, c'est un outil qui nous permet de faire de grandes choses ensemble. Ce doit être une épopée, on doit y trouver une dimension épique, comme dans les mythes des diverses cultures et religions. Nous avons aujourd'hui besoin de cet aspect mythique, non pas pour inventer des choses complètement abstraites, farfelues et déconnectées de la réalité, mais pour qu'il soit possible aux différentes personnes qui constituent la société de se projeter dans une histoire commune.

C'est à travers les récits collectifs que nous nous relions à quelque chose de plus grand

que nous. C'est par eux que nous développons notre sentiment d'appartenance à la collectivité et c'est cet attachement qui rend possible la transformation sociale. Celle-ci ne doit pas être fondée sur une pure croyance ou un acte de foi, elle doit être liée à des actions qui trouvent un sens partagé, parce que nous faisons sens ensemble.

Je ne pense pas que le développement durable soit un bon imaginaire. C'est plutôt une idéologie qui sert à concilier la croissance économique et l'écologie, il n'y a rien d'émancipateur ou de rassembleur là-dedans. Le récit de la décroissance n'est peut-être pas idéal non plus, il polarise et fait peur. Il nous faut donc inventer un récit collectif sur la transition sociale, écologique et citoyenne, à travers ces idées de résilience, de résistance, de réformes et de ruptures notamment. C'est tout à fait impératif si nous voulons éviter l'effondrement, ou du moins y trouver les ferments du renouveau.

### Notice biographique :

**Jonathan Durand-Folco** est professeur adjoint à l'École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère à l'Université Saint-Paul, Ottawa. Ses travaux de recherche portent sur la démocratie participative, la politique municipale, les communs et la transition écologique. Il est l'auteur du livre *À nous la ville! Traité de municipalisme* (Écosociété 2017), co-auteur de *Manuel pour changer le monde* (Lux 2020) et a dirigé l'ouvrage *Montréal en chantier : les défis d'une métropole pour le XXI<sup>e</sup> siècle* (Écosociété 2021).

**Références :**

Durand-Folco, Jonathan. 2017. *À nous la ville! Traité de municipalisme*. Montréal : Écosociété.

Hopkins, Rob. 2010. *Manuel de transition*. Montréal : Écosociété.

Marcuse, Herbert. 1973. «Entrevue», *Le Nouvel Observateur* (n° 426), janvier.

Servigne, Pablo et Raphaël Stevens. 2015. *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*. Paris : Seuil.